

# «Shame»: les enfances volées dans une expo photos à Venise

Sur l'île de la Giudecca, une ONG italienne présente une expo de portraits en noir et blanc du photo reporter Simone Padovani. Malaise et questions, avant des réparations ?

Article réservé aux abonnés



Un portrait du photographe italien Simone Padovani. - Shame - European Stories/Simone Padovani.



Journaliste au service Monde

Par **[Colette Braeckman \(/26702/dpi-authors/colette-braeckman\)](/26702/dpi-authors/colette-braeckman)**

Publié le 31/05/2022 à 17:35 | Temps de lecture: 4 min

**S**hame, ou lorsque des photos exposées à Venise racontent les enfances volées au cœur des pays de l'Europe... D'un côté, le Canal Grande et les multiples splendeurs de la Biennale de Venise. De l'autre, une modeste maison sur l'île de la Giudecca, où une ONG italienne, Emergency (Urgence), présente une exposition dérangeante, qui suscite malaise et questions : des portraits en noir et blanc du photo reporter Simone Padovani. Ils serviront de support à une campagne européenne « Justice initiative ». Visages d'adultes creusés de rides, regards fixes et perçants, adolescents au rictus figé, mise en scène identique sur fond noir... Toutes les photos exposées dans de mêmes panneaux carrés sont dures, sans concession ni compassion, tous ces personnages sont dotés d'une identité commune : être des victimes et être originaires de pays membres du Conseil de l'Europe.

« Ce sont des histoires européennes », explique le mécène suisse Guido Fluri, à l'origine de « Justice Initiative », « elles se sont déroulées sous nos yeux, sur notre continent, sans que jamais les victimes aient été prises en compte, dédommagées voire simplement écoutées... » Si les portraits dérangent par leur côté cru, abrupt, les histoires individuelles bousculent tout autant : Guliana a été abusée dans le cercle

familial, Anita a été violée dans la famille où elle avait été placée, Bernard, à l'âge de dix ans, a été placé dans une famille de paysans qui le faisaient travailler comme un esclave. Quant à Lydia, sa famille d'accueil lui faisait sentir qu'elle n'était rien d'autre qu'un fardeau inutile. Voilà pour la Suisse.

### « **Photographe du malheur oublié** »

En France, Sylvie fut maltraitée, Javier, adopté avec son frère plus jeune, fit sa première tentative de suicide à 10 ans, Valérie était considérée comme un objet par la famille qui avait été payée pour l'accueillir. En Espagne, Emiliano a été arraché de son dortoir par un prêtre qui lui a fait baisser son pantalon tandis que Fernando a été violé une année durant par l'ecclésiastique qui était son professeur. Anna, quant à elle, fut violée durant toute son enfance. Par son propre père. Placé dans une institution portugaise, Marco était battu comme plâtre et en porte encore la marque : « Mon seul crime c'était de ne pas avoir de parents pour me défendre ». En Irlande, Oona fut séparée de sa mère, qui avait été jugée trop jeune pour pouvoir s'occuper de sa fille, et Conrad, placé dans une institution religieuse, fut choisi, à l'instar d'autres enfants métis, pour tester des vaccins expérimentaux contre la polio.

A travers l'Europe, Simone Padovani, le « photographe du malheur oublié » s'est arrêté en Belgique également. Curieusement, il a négligé les homes, les institutions religieuses, les centres pour mineurs pour s'intéresser aux abus de la colonisation, et plus particulièrement au sort des enfants métis. Ces derniers appartiennent souvent à la deuxième génération, comme Claudine, qui fut traitée de « bâtarde » sa vie durant, ou Sandra, qui constate que même ses enfants, curieusement plus « foncés » qu'elle-même, font encore face à des moqueries ou à des questions dérangeantes : « Ma fille, néerlandophone, n'a pas voulu s'inscrire à l'Université de Leuven car elle ne s'y sentait pas à l'aise et c'est à l'ULB qu'elle a trouvé un milieu plus mélangé... »

Les circonstances sont différentes, les pays aussi, chaque cas est une tragédie particulière, mais pour Guido Fiuri, toutes ces victimes ont le droit d'être prises en compte, voire dédommagées. En Suisse, les démarches du mécène ont déjà permis à 10.000 victimes d'abus de toutes sortes de recevoir des compensations et en tout cas d'être reconnues. Fort de ce succès, Fiuri a demandé et obtenu le soutien du Conseil de l'Europe. Sa représentante à Venise Luisella Pavan Woolpe a rappelé, lors du vernissage de l'exposition, que dans les pays développés et paisibles, certaines séquelles du passé n'avaient toujours pas été traitées et qu'en Ukraine, aujourd'hui,

deux millions d'enfants sont réfugiés à l'étranger, 2,5 millions sont déplacés dans leur propre pays : l'urgence est sans fin, la honte persiste. Après Venise, *Shame* sera présentée dans d'autres pays. Partout, elle devrait susciter questions et peut-être, enfin, réparations...